

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63057

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

l'opinion des contemporains, l'institution de cours d'assises augmente considérablement le nombre des condamnations à mort, et le ministère de la justice doit tout faire pour conserver un nombre relativement modeste d'exécutions. Cette augmentation s'explique par la plus grande efficacité de la justice depuis la réforme, et par la disparition de l'obligation d'aveux de l'inculpé pour prononcer cette terrible sentence. De plus, elle montre l'adhésion populaire à la peine de mort.

Cet ouvrage soulève donc divers aspects qui montrent tout l'intérêt que possèdent l'histoire de la criminalité, du droit pénal et du droit tout court pour les historiens non spécialistes en cette matière.

Robert BECK, Tours

Christoph AUF DER HORST, *Heinrich Heine und die Geschichte Frankreichs*, Stuttgart (J. B. Metzler) 2000, XII-434 p. (Heine-Studien).

Loin de se limiter à un seul écrit de Heine, le présent ouvrage propose une synthèse originale: il répertorie les allusions que Heine a faites à l'histoire de la France dans l'ensemble de son œuvre, il les classe chronologiquement depuis l'origine des Gaulois jusqu'à la mort de Napoléon, et il propose un imposant inventaire de sources historiographiques que Heine a utilisées ou a pu avoir utilisées dans ce contexte. L'auteur n'hésite pas à recourir, dans une certaine mesure, à la méthode d'un positiviste afin de prouver ses hypothèses ou de confirmer celles de ses prédécesseurs, voire quelquefois de les infirmer: pour déterminer les textes dont Heine s'est servi, il examine les similitudes de formulation ou d'orthographe et il mène de véritables enquêtes riches en rebondissements.

Heine peut-il être qualifié d'historien? On serait tenté de répondre par l'affirmative quand on fait la somme de ses sources françaises, d'autant que l'auteur, s'il met l'accent sur les historiens français, ne sous-estime nullement pour autant l'influence exercée par des Allemands, des Anglais ou des Italiens. Outre le rôle de médiateurs qui revient par exemple à Spittler, Schlegel, Rotteck, Börne, Gans ou W. Scott, outre bien évidemment la relation de Heine à la philosophie hégélienne, C. auf der Horst rappelle les références incontournables – et déjà bien identifiées – que sont F. Guizot, A. Thiers, J. Michelet ou F.-A. Mignet. Mais il cite aussi, parmi les auteurs français que Heine semblerait avoir consultés, P. Diaconus (histoire des grandes invasions), J.-F. Michaud (croisades), A. Thierry (Normands), J. Froissart (guerre de Cent Ans), G. de Staël, Marmontel, J. Janin, Desmoulin, Brissot, Bourrienne et Ségur (pour la fin du XVIII^e siècle, la Révolution et l'ère napoléonienne, auxquelles plus de la moitié de l'ouvrage est consacrée). L'auteur constate ainsi que certains de ceux qui ont inspiré Heine ne figureront nullement parmi les historiens que l'écrivain a mentionnés lui-même a posteriori dans l'article LX de «Lutetia» ou dans le fragment «Die größten Historiker unserer Zeit» rédigé en 1847. Il interprète cette distorsion entre théorie et pratique comme une manifestation de la complexité du «libéralisme» tel que Heine l'a pensé et cultivé (c'est l'une des raisons justifiant que tout un chapitre soit consacré à sa réception de Madame de Staël).

Pour sa part sans doute soucieux, précisément, de ne pas être taxé de positivisme, l'auteur reconstitue en outre les particularités du discours, de l'écriture de l'histoire chez Heine. Il signale par exemple son goût de la périodisation, le courage avec lequel il plaida pour les personnalités qu'il jugeait dignes d'être réhabilitées (Mirabeau, Lafayette), sa propension à marquer des césures en fonction de l'évolution sociale et sans se soucier des conventions (Heine considérait par exemple que le Saint Empire s'était achevé en 1830 – et non en 1806). L'auteur réussit à légitimer des erreurs commises par Heine, à justifier des lacunes, et, surtout, il rappelle que la vision du monde qui se dégage d'une telle philosophie de l'histoire n'est ni cyclique ni linéaire car elle associe, paradoxalement, fatalisme, scepticisme et spiritualisme. Se

ralliant dans ses dernières pages aux conclusions de H. Koopmann, l'auteur discerne, dans cette méthode heinéenne qui consiste à recourir simultanément à des sources historiographiques multiples plus ou moins cryptées, le masque de la subjectivité propre à Heine.

Cet ouvrage retiendra l'attention des chercheurs allemands et français en raison de sa riche documentation, de la précision des sources consultées et de la variété des exemples proposés. Malgré quelques coquilles dans les citations, malgré quelques lourdeurs résultant d'une énumération qui tient parfois du glossaire, il sera facile à consulter puisque l'histoire de France y est présentée chronologiquement. Les lecteurs pourront en induire l'éclectisme de Heine en matière historiographique, repérer les contours de ses caricatures, comprendre l'origine de ses raccourcis, mesurer avec précision la nature du travail de réécriture que Heine a effectué à partir de petits détails qu'il estimait dignes d'être retenus, isolés ou agrandis, parce qu'ils étaient à ses yeux significatifs de la grande Histoire; l'auteur a su relever ces détails, établir leur provenance et même souvent expliquer pourquoi le poète les a privilégiés. En définitive, nous en tirerons une double conclusion: Heine historien fut certes singulier et individualiste, effectuant des rapprochements acrobatiques inattendus, maniant le plagiat avec désinvolture quand il cacha ses sources. Et cependant, étant donné qu'il fit beaucoup d'emprunts à des témoins, il sut également comprendre et suggérer – mais sans la reprendre à son compte – la dimension collective et nationale que ses contemporains français se faisaient de l'histoire de leur pays.

Françoise KNOPPER, Toulouse

Heine-Jahrbuch 2000. 39. Jahrgang, hg. von Joseph A. KRUSE, Stuttgart (J. B. Metzler) 2000, VII–304 p.

Deux des essais placés dans la première partie analysent le grotesque chez Heine. Tanja RUDTKE s'inspire du modèle de Bakhtine: l'écriture carnavalesque de Heine reposerait sur la relativité, l'instabilité, l'excentricité, les métamorphoses, l'indissoluble association du sérieux et du comique. Plus précisément, elle classe *Schnabelewopski* dans la catégorie de la satire ménippée, avec les 14 éléments discernés par Bakhtine: cette œuvre est donc non seulement une satire du monde de la finance (G. Höhn), une parodie du roman de formation (A. Schirmeisen), mais aussi une satire carnavalesque, conforme à la logique paradoxale d'une philosophie à la fois sensualiste et spiritualiste (ici, nous souhaiterions en outre renvoyer le lecteur aux travaux de D. Iehl sur le grotesque).

Toujours en partant du cas précis de *Schnabelewopski*, Gerhard KLUGE se penche sur l'image qui y est proposée des Hollandais, composant ce que Heine qualifia lui-même ses «caricatures préférées». Elargissant le point de vue de Herman Meyer qui a longtemps fait autorité, G. Kluge mène une analyse serrée et convaincante de ces stéréotypes nationaux. La méthode qu'il applique dans son article pourrait, à notre avis, servir de modèle à toute analyse de clichés: il se défie des généralisations simplistes, procède à un examen philologique des noms que Heine a conférés à ses personnages, insiste sur le réalisme des détails – qui ne sont grotesques que parce qu'ils sont foisonnants –, et démontre que le portrait du peintre Jan Steen est insidieux car l'éloge de Steen est relativisé par les caricatures des autres personnages. Selon G. Kluge, ce grotesque ambiant est cynique et désespéré.

Le dernier essai de cette première partie est écrit par Anne Maximiliane JÄGER, auteur d'une dissertation éditée chez Metzler (»Besäß auch in Spanien manch' luftiges Schloß«, Spanien in Heines Werk, Stuttgart/Weimar 1999). Elle pressent dans *Vitzliputzli* l'influence – jusqu'ici méconnue – d'un opéra de Gasparo Spontini. Ouvrant l'horizon de sa réflexion au Nouveau Monde, Heine n'y puiserait aucun réconfort car il utiliserait la religion anthropophage des Aztèques pour caricaturer le catholicisme et, ce faisant, s'inspirerait de l'opéra *Fernand Cortez ou la Conquête du Mexique*, représenté d'abord à Paris en